

**LA FILLE
QUI AVAIT
DE LA NEIGE
DANS LES CHEVEUX**

Ninni Schulman

**LA FILLE
QUI AVAIT
DE LA NEIGE
DANS LES CHEVEUX**

roman

TRADUIT DU SUÉDOIS
PAR EVA SAUVEGRAIN

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

COLLECTION DIRIGÉE
PAR MARIE-CAROLINE AUBERT

Titre original : *Flickan med snö i håret*
Éditeur original : Omslag Anders Timrén, Suède
© Ninni Schulman, 2010
ISBN original : 978-91-37-13548-9

ISBN 978-2-02-105701-0

© Éditions du Seuil, mai 2013, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 355-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Il lui avait suffi d'ouvrir le coffre de la voiture, de défaire le nœud autour des chevilles frêles de la jeune fille et de lui montrer la maison avec un geste de la main pour qu'elle se mette à avancer. Ni pleurs, ni protestations.

Elle avait peut-être déjà abandonné tout espoir. Ou alors elle n'avait plus la force de hurler.

La nuit tombait rapidement. Le lac, qu'on distinguait d'habitude entre les bouleaux en contrebas, n'était pas visible aujourd'hui, mais on entendait des scooters de neige qui pétaradaient sur la glace. Ils étaient au moins deux à faire des allers et retours sur le lac gelé. Pas prévu au programme.

De petits flocons de neige atterrisaient sur les cheveux noués en queue-de-cheval de la jeune fille et l'homme sentait qu'elle avait du mal à garder l'équilibre avec ses mains attachées dans le dos. Malgré sa légèreté, la croûte de neige cédait sous ses pieds. La fille ne parlait pas, gémissait faiblement.

Elle tourna la tête pour croiser le regard de l'homme, mais n'y lut aucun espoir. Il se contenta de la pousser en avant. Il fallait trouver une solution, ne pas prendre le risque de rencontrer quelqu'un.

Malgré le froid qui transformait l'haleine en gelée blanche, il sentait la sueur lui couler sous les bras. Il jetait malgré lui des regards inquiets alentour, au risque de perdre l'équilibre.

Comment faire ?

Quelques mètres avant la maison, la jeune fille s'enfonça plus profondément : la neige lui arrivait à présent aux cuisses. L'homme sortit son pistolet. Ses mains tremblaient pendant qu'il enlevait ses moufles.

Le coup partit.

La fille tomba en avant, son visage disparut dans la neige fraîche. Plus aucun mouvement. Une sorte de gargouillis indéfinissable sortit de sa bouche.

Il retourna à sa voiture, à grandes enjambées pénibles, pour ne pas voir le sang qui coulait à flots du cou de la jeune fille.

Pas de panique, se dit-il. Rester calme avant tout.

Sortant la pelle du coffre de la voiture, il frissonna comme sous l'effet de la fièvre. La sueur perlait sous son pull Helly Hansen.

Il savait exactement ce qu'il lui restait à faire et avait déjà réfléchi depuis longtemps à la manière de cacher le corps. La meilleure solution serait sans doute de le dissimuler d'abord quelque part, puis de l'enterrer dans la forêt une fois le sol dégelé. La veille, cette idée lui avait paru logique. Plus maintenant. Il faudrait qu'il revienne ici, qu'il entre dans la maison et...

Mais il n'avait plus le choix. La fille était morte.

La couche de neige devant l'entrée de la cave côté forêt était compacte : dégager un espace suffisant pour ouvrir la porte lui prit plus de temps que prévu. Déjà, une fine couche de neige fraîche recouvrait le petit corps étendu devant la maison.

Il posa la pelle contre le mur, comme un propriétaire consciencieux après un travail important, souleva le loquet, ouvrit la porte. Puis il s'avança vers la jeune fille, à pas lents, comme s'il avait peur qu'elle se réveille.

Les jambes de la fille étaient maintenant prises dans la neige. À mains nues, il commença à creuser le long de ses cuisses. La neige dure lui arrachait la peau des poignets, lui rappelant les douleurs de son enfance, à l'époque où il construisait des igloos. Quand le trou lui sembla suffisamment grand, il attrapa la jeune fille sous les aisselles et tira. Le sang, épais et noir, avait déjà gelé dans ses cheveux et son œil droit fixait quelque chose du côté de la forêt de sapins. Le reste de son visage semblait flou.

Une fois le corps dégagé, l'homme se mit à déshabiller la jeune fille et empila les vêtements sur la neige derrière lui. Elle est vraiment trop maigre, pensa-t-il. Les côtes ressortaient sous ses petits seins ronds.

Au moment où il tirait de ses poches des sacs-poubelle et un cordon en plastique, il entendit les scooters approcher.

Merde!

Attrapant prestement les chevilles de la jeune fille, il la traîna jusqu'à la cave. Ça sentait le froid et la terre. Enfant, il n'avait jamais osé y entrer, car il avait une peur bleue des araignées. Le sol avait été nettoyé. Sur une étagère fixée au mur traînaient deux vieux emballages à écrevisses vides.

L'homme poussa le corps le plus loin possible au fond de la cave et se précipita dehors. Surtout ne pas rester là.

Le bruit des scooters augmentait, ils devaient être à présent tout près du rivage. Les traces de sang et la voiture garée en bas du chemin lui revinrent brusquement à l'esprit.

La panique le saisit : des morceaux de glace et de neige s'étaient déjà incrustés sous le gond de la porte. Il n'arrivait plus à la fermer.

Avec la pelle, il se mit à taper sur la glace de toutes ses forces en lançant une bordée de jurons.

Puis, il renonça. Il restait tout au plus une ouverture d'une dizaine de centimètres. Exaspéré, il découvrit que, malgré toutes ses précautions, de grosses taches de sang maculaient les manches et le devant de sa veste.

Il lança quelques pelletées de neige sur le sang répandu par terre devant la maison et ramassa à la hâte les vêtements de la jeune fille. Mais il n'aurait pas le temps de s'occuper de la longue trace rougeâtre qui courait jusqu'à la porte de la cave. J'ai fait ce que j'ai pu, se dit-il en se précipitant vers la voiture.

C'était terminé. Enfin.

1

Magdalena Hansson regarda son reflet dans la vitre sombre en levant son verre de vin.

– Bonne année, ma vieille. Une sacrée bonne année.

Un sourire ironique aux lèvres, elle but une gorgée de vin. Nouveau coup d’œil dans la vitre. Son sourire se figea. Ses cheveux gras, attachés en queue-de-cheval, pratique pour défaire les cartons de déménagement, étaient tristes à pleurer, les cernes sous ses yeux trop visibles et son vieux jogging maculé de taches de peinture.

De gros flocons de neige, légers comme des plumes, continuaient de tomber dans la nuit. Pour mieux voir dehors, Magdalena éteignit le lampadaire. Ni le lac ni la jetée n’étaient visibles. Au bout du jardin, une haie de framboisiers dépassait de la couche de neige. Il y avait aussi deux pommiers et des arbustes à baies, mais elle avait oublié de demander à l’ancien propriétaire de quelles baies il s’agissait. À la signature du contrat, l’été avait semblé si loin. À tous points de vue.

Il faudrait que je m’achète une pelle à neige, pensa-t-elle. Demain, si j’arrive à ouvrir la porte d’entrée.

Elle ralluma le lampadaire, reprit une gorgée de vin, posa le verre sur un carton.

Le petit lit dans le coin paraissait tout vide. Magdalena essaya en vain d’imaginer Nils dans son pyjama Spiderman. Elle se mit à ranger les livres d’enfants sur les étagères en s’efforçant de contrôler ses pensées. Au fond du carton, elle découvrit l’album de photos de Hanoï.

Avec des gestes lents, elle caressa la couverture matelassée qu’elle avait confectionnée pendant que Nils faisait ses siestes,

le premier hiver. Puis, assise par terre, elle défit les rubans qui fermaient l'album.

Sur la première photo, leur beau petit garçon, habillé d'une grenouillère jaune, dans son lit à barreaux à l'orphelinat, puis, sur la deuxième, elle le vit, pleurant d'angoisse à l'hôtel avant de s'endormir, épuisé, son petit nez retroussé niché dans le cou de Ludvig.

Magdalena ne sentit pas venir ses larmes avant d'en voir une tomber sur la photo prise dans l'avion du retour.

Le téléphone sonna.

Se levant d'un bond, elle courut d'une pièce à l'autre pour trouver son portable, s'essuyant le visage avec la manche de son pull. Il était posé à côté d'une pile de courrier sur la table de la cuisine.

– Oui, allô ?

– Bonjour, Magda, c'est Gunvor. Gunvor Berglund.

– Ah, bonjour, dit Magda, la gorge serrée. Je suis contente de t'entendre.

– Je te dérange ?

– Pas le moins du monde.

– C'est peut-être un peu rapide, mais j'ai vu de la lumière chez toi, alors j'ai pensé que si tu avais envie de passer nous voir... maintenant qu'on est voisins et tout...

Magdalena, à sa grande surprise, ressentit un vif plaisir.

– Merci, c'est vraiment gentil. Je devrais plutôt m'occuper de mes cartons, mais tant pis.

– Alors viens. Je ne fais rien de spécial, on sera juste nous trois. J'ai envoyé Bengt chez toi pour débayer un peu. Il est tombé au moins vingt centimètres rien que ce soir.

Magdalena jeta un coup d'œil dehors. Bengt était là, devant le garage, son bonnet remonté sur le front. Elle donna des petits coups sur la vitre et lui fit un geste de remerciement.

– Viens donc vers huit heures, reprit Gunvor.

– D'accord. À tout à l'heure.

Magdalena raccrocha et s'assit sur une chaise.

– Tout ira bien, se dit-elle à haute voix.

Cette fois, elle y croyait presque.

Debout devant le miroir dans la grande chambre à coucher, Ernst Losjö nouait sa cravate avec des gestes rituels. Gabriella y trouverait certainement à redire, prétendant qu'une autre serait mieux assortie à sa robe à elle. Il aurait dû lui demander son avis, mais maintenant ça lui était égal.

Il faudrait bientôt qu'il le lui avoue : ça ne pouvait plus durer. Leur vie commune n'avait plus aucun sens. Mais pas ce soir, pas un 31 décembre.

Ernst rectifia le nœud de sa cravate, enfila sa veste, passa un coup de peigne rapide dans ses cheveux devenus presque complètement gris et, d'un geste sec, remit le peigne dans sa poche intérieure.

Ce soir, il lui semblait voir leur chambre à coucher pour la première fois : le grand lit blanc, le plancher à lattes grises, les stores en lin à gros anneaux faits sur mesure qu'on pouvait monter et descendre avec des cordons. Sans doute un style à la mode, mais Ernst ne comprenait pas comment on pouvait avoir le courage de faire et refaire sans cesse la décoration d'une maison. Sa femme passait sa vie à décoller des papiers peints démodés et des moquettes usées, à poncer des parquets, peindre et tapisser. Tout, d'après elle, devait être parfaitement *authentique*. Mais, malgré ses efforts, le résultat n'était qu'un décor *artificiel*.

Pour commencer, je mettrai quelques affaires dans un sac et je prendrai une chambre d'hôtel pour deux ou trois nuits, se dit-il. Ensuite, je louerai un appartement dans le centre de Hagfors. Dans un premier temps, Hedda pourra rester avec Gabriella dans la maison.

Mais, pour l'instant, ils allaient passer la soirée à jouer aux charades et il faudrait qu'il se montre sous son meilleur jour. Gabriella avait préparé ce réveillon jusqu'au moindre détail et il ne pouvait pas se permettre de le gâcher. Alignés sur la table de la salle à manger, des plateaux de petits fours et des verres à champagne. Non, je ne suis pas un monstre, pensa-t-il. Il faut faire les choses correctement.

Sortant de la chambre, Ernst descendit le large et bel escalier – repeint en blanc cette fois-ci. Arrivé en bas, il vit sa femme qui allumait les bougies dressées dans les appliques héritées de l'oncle Wilhelm. Elle portait sa robe de soie au profond

décolleté et avait relevé ses longs cheveux en un chignon particulièrement sophistiqué. Autrefois, il avait adoré la regarder ainsi coiffée pour ensuite avoir le plaisir de lui retirer les épingles une à une et de voir ses cheveux retomber librement dans le dos. Mais aujourd'hui, il la trouvait pathétique.

– Tu es ravissante ce soir, fit-il.

Je ne suis pas un monstre.

– Merci du compliment.

Gabriella souffla l'allumette et se tourna vers son mari. Le sillon entre ses sourcils sembla soudain plus profond.

– Ta cravate. Je trouve que...

– Je sais, mais j'ai choisi celle-là.

Passant à côté de sa femme, Ernst entra dans le salon où d'autres bougies étaient allumées. Un beau feu crépitait dans la cheminée. Comment ai-je pu accepter qu'on achète cette foutue peau d'ours blanc? se dit-il. Si au moins c'était moi qui avais tué l'animal. Cela dit, ça n'aurait rien changé.

Gabriella arriva, tenant un autre plateau de petits fours. Ses hauts talons résonnaient sur le parquet.

– Je pense à Hedda, dit-elle. Tu te rends compte, pour une fois, elle est invitée à une fête.

– Oui, c'est bien, répondit Ernst. Chez qui elle allait, d'ailleurs?

– Chez une camarade de classe, je crois, qui habite je ne sais où. Heureusement que Samuel a pu l'emmener.

– Il pourra aussi la ramener, cette nuit?

– Non, elle m'a dit qu'elle dormirait chez sa copine.

Ernst hocha la tête et jeta un coup d'œil par la fenêtre.

– Tant mieux, car il y a une tempête qui se prépare.

Il piqua un canapé et le fourra entier dans sa bouche. Il savait que Gabriella allait pousser les hauts cris, mais c'était plus fort que lui.

Gabriella, évidemment, fronça les sourcils.

– Enfin, Ernst! Tu ne vois pas que tu perturbes ma belle composition?

Agacée, elle se mit à redresser les canapés sur le plateau de ses mains aux beaux ongles laqués.

Avec elle, je suis redevenu un enfant désobéissant, pensa Ernst. Un ado frustré qui passe son temps à essayer de marquer son territoire.

La sonnette tinta. Gabriella se précipita dans la cuisine, dénoua son tablier.

– Tu peux y aller, s’il te plaît ? J’arrive !

Ernst ouvrit la porte d’entrée avec, aux lèvres, un petit sourire amusé. L’air heureux du parfait maître de maison.

La comédie peut commencer.

Avant de sonner, Magdalena s’arrêta un moment dans la rue devant la maison de Gunvor et Bengt. L’entrée du jardin avait été parfaitement déblayée et la neige répartie en hautes congères de chaque côté. Aux fenêtres, des rideaux spécial Noël. Deux torches brûlaient au pied de l’escalier extérieur.

Magdalena serrait fort la boîte de chocolats Alladin qu’elle avait trouvée dans un de ses nouveaux placards. Un peu plus loin dans la rue, des gens faisaient claquer des pétards en hurlant de rire.

Une bonne douche lui avait remonté le moral. Elle n’avait pas trouvé de tenue de réveillon convenable, mais un jean tout propre, une tunique fraîchement repassée et un soupçon de parfum lui donnèrent l’impression d’être plutôt en beauté. Ça peut aller, pensa-t-elle en essayant de se tenir bien droite en montant l’escalier.

– Magda ! Quel plaisir de te voir ! Je suis tellement contente que tu aies pu venir comme ça, au dernier moment.

Gunvor portait un tablier rouge froncé aux épaules. Ses cheveux courts étaient impeccablement coiffés.

– Merci de ton invitation, dit Magda en s’essuyant les pieds sur le paillason.

Gunvor était beaucoup plus petite et fragile que dans son souvenir. Magda l’embrassa avec précaution, comme si elle avait peur de la casser. Bengt arriva, un cintre à la main, pour accrocher sa doudoune. Il était en chemise blanche, veste et cravate.

– Vous êtes si élégants ! Moi, je me suis à peine changée, dit Magdalena en leur tendant la boîte de chocolats. Je ne vous souhaite pas d’être obligés de déménager !

– Et moi, on ne m’embrasse pas ? lança Bengt, lui ouvrant les bras avec un air faussement déçu.

– Bien sûr que si, dit Magda en se jetant à son cou. Et merci pour le déblayage, ça m’a vraiment rendu service.

Magdalena lâcha Bengt et regarda autour d’elle. Quelques bois de chevreuil de plus dans l’escalier menant au premier étage, sinon tout était exactement comme avant. En quinze ans, la même odeur si caractéristique de bottes de caoutchouc et de savon noir était toujours là.

Quand Magdalena entra dans la cuisine, Gunvor était en train d’égoutter les pommes de terre. Sur un grand plat de service, des tranches fines de rôti d’élan avec des petites carottes étaient déjà prêtes.

– On va dîner dans la salle à manger, annonça Gunvor en versant les pommes de terre dans un plat creux. On n’en a pas si souvent l’occasion.

Magdalena constata que la banquette de la cuisine était à la même place qu’avant. Combien de fois avait-elle été assise là, avec Tina, la fille de Gunvor, à tremper des morceaux de pain dans du lait chocolaté, parlant de leurs devoirs, échangeant des potins et se faisant des confidences ?

– Oh pardon, je rêvassais. Tu veux que je t’aide, Gunvor ?

– Non, tu es gentille, pas besoin, tout est prêt. Ou alors si, tu peux apporter la sauce.

Bengt avait déjà pris place à la table joliment dressée : service classique à décor de mouettes sur une nappe damassée blanche. Il a l’air un peu perdu, pensa Magdalena en posant la saucière sur la table.

– Alors maintenant on est voisins, s’exclama Bengt en se servant des pommes de terre. Qui l’eût cru ?

Magdalena sourit, ne sachant pas trop quoi répondre.

– Eh bien nous, en tout cas, on est très contents, ajouta Gunvor en passant le plat de viande. Et si tu as besoin de quoi que ce soit, il suffit de nous le dire.

– C’est gentil. Mon père trouve que ce n’était pas raisonnable d’acheter une aussi grande maison pour moi toute seule, mais je n’ai pas pu résister.

– Elle est très bien la maison que tu as trouvée, dit Bengt. Maintenant tu es de nouveau chez toi, dans ta ville natale.

Ils trinquèrent au retour de Magdalena.

– J'en suis ravie.

Magdalena but un peu de vin, reposa son verre.

Heureusement que Ludvig n'était pas là. Il aurait affiché un sourire narquois en voyant les autres trinquer de cette façon. *Faire tinter les verres, ça ne se fait pas.* Et après, une fois rentrés chez eux, il aurait fait des commentaires sur le canapé en cuir un peu trop tape-à-l'œil de Gunvor et sur sa collection de poupées dans une vitrine. Sans lui, Magdalena pouvait se détendre, profiter du feu de cheminée et se sentir comme chez elle.

– Peo et Kerstin, qu'est-ce qu'ils font ce soir ? demanda Gunvor.

– Ils ont invité les enfants de Kerstin chez eux. Mon père voulait que je vienne aussi, mais je n'avais aucune envie de passer la soirée à me forcer à être aimable.

– Ici, chez nous, tu peux râler autant que tu veux, dit Bengt avec un clin d'œil.

Magdalena éclata de rire. Pour la première fois depuis longtemps, elle se sentait bien.

Gunvor passa le dessert et Magdalena se servit copieusement.

– Dire que tu as même trouvé un bon job ici, un vrai, dit Gunvor. Les temps sont difficiles et surtout pour les jeunes. Ils déménagent tous, pour tenter leur chance ailleurs.

– La moitié de la Suède se dépeuple, continua Bengt. Et les politiciens s'en fichent. Tout le monde n'est pas obligé d'habiter à Stockholm ! Cela n'a pas de sens.

Magdalena comprit que c'était le sujet de conversation numéro un ici comme chez son père et Kerstin.

– Non, tu as raison, répondit-elle. Mais Christer, il reste ici, non ?

Gunvor acquiesça.

– Oui, il a eu la chance de décrocher un emploi au commissariat du quartier après son école de police.

Magdalena jeta un coup d'œil aux photos de Tina et de Christer accrochées l'une au-dessus de l'autre à côté de la

fenêtre. Tina avait une coiffure très élaborée – avec, visiblement, beaucoup de laque. Christer, les joues rebondies, portait une fine barbe blonde.

– Les commerçants de Hagfors sont sans arrêt victimes de cambriolages. Ils prétendent que la police ne fait rien et ils sont furieux, continua Bengt en levant sa fourchette.

– Il faut que tu en parles dans ton journal, Magda!

Mais Magda n'avait pas vraiment envie de parler de son boulot, ni d'ailleurs de parler d'elle-même tout court. En se resservant de dessert, elle changea de sujet :

– Et Tina, elle est restée à Göteborg?

– Oui, ça fait neuf ans maintenant, expliqua Gunvor. Son petit Xerxes vient d'avoir un an. Je crois que toi aussi, tu as un fils? J'ai vu les photos du baptême dans l'hebdomadaire de Hagfors, mais ça remonte à quelques années. En tout cas, ton bébé était mignon comme un petit cœur.

Magdalena prit une profonde inspiration et se lança.

– Il s'appelle Nils. Il a eu six ans l'été dernier. C'est surtout pour lui que je suis revenue ici. Je voudrais qu'il vive dans un endroit calme, mais parfois je me demande si je ne suis pas un peu...

Elle allait dire « naïve », mais quelque part ça sonnait faux. En se ravisant, elle poursuivit :

– Je n'ai peut-être pas assez réfléchi au problème.

– Tu as entièrement raison, s'exclama Bengt, en faisant un geste de la main pour souligner ses propos. Il est bien mieux ici, ton fils, à l'abri de la circulation, de la pollution, des voyous et tout le reste. À Hagfors, tout le monde se connaît, il n'y a pas de problèmes par ici.

Tournant son verre entre ses mains, Gunvor eut l'air songeur. Puis, levant les yeux, elle lança :

– Nils est chez son père ce soir?

– Il est dans l'avion pour retourner à Stockholm. Ils sont allés en Inde pour Noël et je n'ai pas de nouvelles depuis le soir du réveillon.

Oh, merde.

Elle lutta pour ravalier ses larmes.

– C'est un peu... dur, tout ça. Pardonnez-moi.

Elle pressa sa serviette en papier contre les cils du bas.

Bengt posa ses couverts sur l'assiette et jeta un coup d'œil à sa montre.

– Attention, je crois que c'est l'heure de *La Comtesse et le majordome*, dit-il en se levant de table.

– Je vais faire du café, annonça Gunvor. Tu en prendras bien un peu, Magda ?

La jeune femme hocha la tête et réussit à afficher un sourire.

– T'en fais pas, Magda, glissa Gunvor en tapotant la main de son amie. Tu verras, tout va s'arranger.

Enfin seule à table un moment, Magdalena enfouit son visage dans ses mains.

Peut-être. Il faut l'espérer.

Un verre de whisky à la main, Ernst Losjö s'affala dans le canapé. Avec un grand soupir, il défit le nœud de sa cravate. La soirée était enfin terminée.

Les bras croisés, Gabriella se tenait à la fenêtre. Sa belle coiffure s'était dé faite : une mèche pendait lamentablement sur son épaule.

Des feux d'artifice continuaient à crépiter sur le lac alors qu'il était presque quatre heures du matin. La famille Sjökvist avait vu grand cette année.

Ernst pensait aux personnes ivres, blessées par des pétards, qui se retrouvaient maintenant aux urgences de Torsby. Ses collègues médecins devaient être débordés à l'heure qu'il était.

– C'est bizarre qu'elle n'ait pas répondu à mon SMS, dit Gabriella.

– Tu trouves ? Elle doit avoir mieux à faire que de téléphoner à ses vieux parents. En plus, le réseau doit être saturé à cette heure-ci.

Ernst but une gorgée de whisky et ferma les yeux.

– Elle a peut-être beaucoup bu, lança Gabriella, le dos tourné.

– Ce n'est pas impossible, répondit Ernst. Elle a quand même presque dix-sept ans. Je ne suis pas naïf. Hedda fait comme les autres.

Gabriella se retourna lentement. Dans une main, elle tenait une flûte de champagne portant des traces de rouge à lèvres.

– Toute l’année, je me suis fait des soucis en la voyant toujours enfermée dans sa chambre, et maintenant, c’est le contraire.

– Il va falloir s’y habituer, rétorqua Ernst en se levant du canapé. Demain, tu verras, elle sera rentrée.

– Oui, espérons-le, conclut Gabriella avec un sourire figé.

2

Tore Andersson alluma la radio et se laissa tomber sur une chaise devant la table de la cuisine. Pendant que le café se préparait bruyamment dans le percolateur à côté de l'évier, il prit son agenda posé sur une pile de vieux journaux. Ce petit livre lui parut soudain difficile à ouvrir.

Sur le rebord de la fenêtre, le thermomètre numérique que Jeanette lui avait offert pour Noël affichait une température extérieure de moins dix-sept degrés. Son stylo-bille à la main, Tore se mit péniblement à écrire. Quand il eut fini, il examina ses gribouillis presque illisibles.

Et moi qui, à l'école, recevais tant d'éloges pour ma belle écriture, songea-t-il. Mais ça, c'était il y a longtemps, bien avant la construction de l'usine sidérurgique. Il ferma l'agenda et resta un moment à suivre de son doigt crochu le dessin de la toile cirée.

Une nouvelle année, pensa-t-il. Encore une. Et cette fois, il faudrait qu'il déménage, et comme si ça ne suffisait pas, ça tombait juste à la date de ses quatre-vingt-dix ans, en mars.

La lettre du Service des logements municipaux était arrivée début décembre. Son immeuble allait être démolit et il n'y avait aucun recours possible. La plupart de ses voisins avaient accepté les offres de relogement dans de nouveaux quartiers, mais pas lui, pas encore. Il n'avait pu se résoudre à quitter l'appartement qui avait été son foyer depuis plus de cinquante ans. Où il avait vécu avec Wera et les enfants.

Ils avaient déjà détruit les deux immeubles en bordure de forêt plusieurs années auparavant. Les seuls témoins de cette époque restaient deux ou trois réverbères sur l'ancien parking.

Leurs poteaux, plus très droits, dépassaient de la grosse couche de neige. Un peu plus loin, près du bois de bouleaux, un portique de balançoire vide abandonné.

Pendant ses nuits sans sommeil, Tore était oppressé par l'obscurité et se sentait seul dans son immeuble presque désert, mais dans la journée sa solitude lui pesait moins, même si Birger, son ancien voisin et ami, lui manquait. Et Gösta aussi.

Par ailleurs, il vaquait à ses occupations comme il l'avait toujours fait. Heureusement que l'appartement du dessus était habité et qu'il y avait encore un peu de mouvement dans l'immeuble.

Le percolateur s'arrêta.

Au moment où il allait boire son café, un bruit sourd se fit entendre à l'étage au-dessus. Puis un homme cria fort et une voix aiguë hurla quelque chose d'incompréhensible.

Tore regarda le plafond en attendant la suite, mais il n'y eut plus rien.

Une petite scène de ménage, pensa-t-il. C'est la vie.

Il but une gorgée de café, rajusta machinalement sa robe de chambre, se plongea dans le journal de la veille.

Ernst Losjö se retourna dans son lit, cala l'oreiller sous sa nuque et ferma les yeux. Les bruits de vaisselle venant de la cuisine lui donnèrent mal à la tête.

Gabriella était-elle en colère ? Ernst tendit l'oreille. Oui, sans aucun doute. Chaque bruit, chaque porte de placard claquée était un reproche flagrant, une communication sans mots entre deux étages, un message qui voulait dire : me voilà en train de tout ranger pendant que toi, tu roupilles tranquille.

La chambre à coucher était dans le noir. L'air sentait le sommeil, l'alcool, le parfum. Sur le radioréveil, Ernst lut : onze heures trois minutes. À contrecœur, il posa ses pieds par terre.

En bas, l'aspirateur était en route. La colère de Gabriella résonne jusqu'ici, constata Ernst, en entendant le bruit du balai qui cognait contre les plinthes et les pieds des meubles.

Ernst enfila son épaisse robe de chambre bleu marine – un cadeau de Noël de son épouse –, remonta le store à mi-hauteur et jeta un coup d'œil dehors. Le ciel était gris, il neigeait tou-

